VII

M. Félix Pyat.

L'un des hommes que la guerre et que les élections à l'Assemblée Nationale remirent en évidence, fut M. Félix Pyat. A vrai dire, il ne fit que passer dans l'Assemblée pour prendre place dans les conseils de la Commune. Mais sa personnalité présente trop de relief pour qu'il soit permis de ne la point mentionner, avec quelques détails.

Lorsque M. Félix Pyat mourut, des injures extrêmes comme des louanges exagérées accueillirent sa fin. Je ne serai ni parmi les apologistes, ni parmi les insulteurs. Il me semble, en effet, que M. Félix Pyat, dans l'allure générale de sa vie, ne

mérite — pour employer un vers célèbre — ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

La personnalité de M. Félix Pyat était double — politique et littéraire. — Homme politique, M. Félix Pyat était un idéologue, poussant, quelquefois, jusqu'à l'outrance ses théories, s'oubliant dans une autorité et dans une violence sans limites. Hanté par les souvenirs superbes des heures révolutionnaires, il s'imaginait, de bonne foi, vivre dans la mêlée des hommes et des choses du siècle défunt, et lorsque l'illusion lui manquait, il s'isolait farouche, dans son rôle de réformateur impuissant et méconnu. De là, l'inquiétude de sa longue existence; de là, les haines qu'il a provoquées.

M. Félix Pyat était l'un des derniers représentants de cette école politique, toute de gestes exubérants, toute de harangues ronflantes qui eut ses beaux jours imitateurs des jours conventionnels, à la veille et au lendemain de 1848. Il faisait encore, il y a quelques années, duo avec M. Madier de Montjau, qui demeura, après lui, à peu près le seul vieux fidèle de la grande tradition révolutionnaire.

Comme Hugo, dont il procédait par la pensée un peu nuageuse, mais ample, par l'harmonie et par le tapage de la phrase, M. Félix Pyat, né pour les lettres, dès son entrée dans la vie publique, s'adonna

à la politique. Comme Hugo, il eut alors ses déboires. Nullement homme d'Etat, il se figurait qu'on mène les peuples avec des traités de rhétorique; sa parole, souvent plus littéraire qu'habile ou que raisonnable, portait mal sa pensée. Il ne fut pas suivi; il fut à peine écouté.

La vie publique de M. Félix Pyat serait longue à raconter. — Dès 1830, il figure aux premiers rangs de la jeunesse enthousiaste et ivre de liberté. Il affirme son amour pour les sanglantes heures de 1793 et il jette à bas, dans un banquet, le buste du roi pour le remplacer par un de ses héros aimés — Danton.

Tout l'homme est là — violent en actions comme en discours — logique dans son utopie, dans sa vision tourmentée de socialiste et de poète.

Le gouvernement républicain de 1848 en fit un préfet, un commissaire général, comme on disait alors. M. Félix Pyat accepta les fonctions qui lui étaient offertes, mais il refusa toute rémunération. Né pauvre, ou à peu près, il resta pauvre, toujours.

Pourquoi, dans la masse des éloges qu'on lui a décernés, oublia-t-on trop, à mon sens, ce détail? Pourquoi la marée montante d'outrages qui a battu son cercueil, ne s'est-elle pas arrêtée devant ce désintéressement? — Le moment eût été opportun,

cependant, de rendre, loyalement, hommage à ce mort — quoi qu'il ait pu dire, quoi qu'il ait pu faire — qui s'en est allé les mains nettes, alors que, sur tant de vivants, pèse le soupçon, alors que, dans le monde politique, de tous les côtés, un peu, s'élèvent des voix qui crient : — « Au voleur ! »

Il fut, ainsi, un homme dont la probité a été honorée, même par ses adversaires : M. Rouher. Celui qui fut le vice-Empereur s'en alla, pur de toute sale compromission d'argent, et si sa politique suscita des colères et des rancunes, son intégrité ne rencontra pas un seul détracteur. M. Rouher eut le salut des honnêtes gens. — Ce qu'on donna à l'un, n'eût-on pu le donner à l'autre ?

Après le Coup d'Etat, M. Félix Pyat, obligé de s'expatrier, s'en alla, après un court séjour à Bruxelles, planter sa tente à Londres, et il y demeura jusqu'en 1869, époque de l'Empire libéral. Sa brutale campagne contre le pouvoir est célèbre, mais ce n'est, réellement, qu'après le Quatre-Septembre que commence son rôle politique le plus important. Il fonde des journaux, *le Combat*, *le Vengeur*, et quand vient l'armistice, il est envoyé, en qualité de député de la Seine, à l'Assemblée Nationale. Il refuse énergiquement de ratifier, par son vote, la paix ; il réclame la dissolution de la Chambre, et quand surgit le Dix-

Huit-Mars, il prend place parmi les membres de la Commune.

Ces faits sont près de nous, mais il semble qu'ils sont lointains aussi. M. Félix Pyat se fait remarquer, dans les conseils de la Commune, par la même violence dont il a fait preuve, toujours. L'âge, l'expérience ne l'ont pas calmé et il joue au conventionnel, cette fois, pour de bon.

Mais la Commune est en déroute. Mais Delescluze, mais Raoul Rigault, mais un tas de pauvres diables qui tuaient et se faisaient tuer pour trente sous — pour du pain — tombent sur les barricades. M. Félix Pyat oublie ses grandes et magnifiques phrases ; il n'est point aux côtés de ceux que son ardente et fiévreuse parole a entraînés, de ceux qu'il a coudoyés dans les conseils de la Commune ; il se sauve, il se cache, il vit.

Ce n'est point là une attaque, mais une simple constatation qui me paraît confirmer ce que je disais plus haut, au sujet des aptitudes politiques de M. Félix Pyat. Je le rapprochais d'Hugo. N'avais-je pas raison ? Et cette fuite renouvelée, sans cesse, du vieux révolutionnaire, n'est-elle point plagiaire de l'exil à jet continu, et souvent très prudent, qui fut propre au poète, que Hugo préféra toujours — cela soit rappelé sans reproche amer ou ironique — à la

bousculade des rues, à la défense des barricades. Parler ou écrire est fort bien, en matière politique ; mais agir est mieux, peut-être.

Rentré en France, après l'amnistie, M. Félix Pyat reprend sa plume de polémiste. Elu député des Bouches-du-Rhône, en 1888, il siège au Palais-Bourbon et s'y fait remarquer, à de rares intervalles, par d'excentriques motions débitées dans une langue parfois superbe et tellement littéraire, qu'on se demande quel était le plus vrai souci de l'homme qui la parlait : ou d'affirmer une théorie sociale aisée à développer, mais difficile à pratiquer, ou de prendre prétexte de cette théorie, pour déployer son incontestable talent oratoire.

J'ai peu de goût pour les discussions vaines et stériles. C'est pourquoi, à dessein, dans cette esquisse d'un homme disparu, je me borne à une sorte de décalque très bref et un peu sec de sa vie publique.

Le côté intéressant et pittoresque ne manque pas, toutefois, dans la vie de M. Félix Pyat.

Ceux qui ne le connaîtront que par ses discours, se figureront un Pyat, j'en suis certain, tout différent de celui qu'il était vraiment — se figureront un Pyat très simple, très modeste, très « peuple. » Ce sera une illusion.

M. Félix Pyat, à l'exemple des principaux hommes d'Etat libéraux et socialistes que vit naître 1830, était un aristocrate, en ses façons, en sa mise, en son langage, en ses mœurs.

Comme MM. Eugène Süe, le comte d'Alton-Shée, Marrast, de Lamartine, Ledru-Rollin — quoique non millionnaire comme la plupart de ces hommes — il affichait une élégance, un dandysme, que ne faisaient point supposer ses théories. L'esprit de Robespierre en cela le hantait — comme il a hanté tant d'autres.

Et pourquoi, franchement, devant ces *lions* qui se nommaient Marrast, Süe, Lamartine, d'Alton-Shée, dont les amis étaient le comte d'Orsay, le duc de Grammont-Caderousse, et ce fou d'élégance et de littérature, Emile Cabanon, eût-il boudé, se fût-il couvert de bure ?

Les chevaux, les gants de soie violets et la vaisselle plate de M. Eugène Süe étaient célèbres ; les gilets de M. Ledru-Rollin étaient fameux ; les nœuds de cravate et les plastrons de chemise de M. Marrast étaient vantés ; la coupe des vêtements de M. le comte d'Alton-Shée était admirée ; les prodigalités, les levriers de M. de Lamartine étaient enviés... Pourquoi, M. Félix Pyat, qui était, sinon l'ami, du moins le compagnon de quelques-uns de ces

hommes, n'eût-il pas réglé son allure apparente sur la leur ?

Il y aurait enfantillage à s'attarder dans cette discussion.

J'ai l'horreur instinctive de toute maussaderie. Le trait caractéristique de notre époque est, justement — pour les hommes — une maussaderie de goûts, une recherche de la vulgarité, du banal qui s'allie mal avec les préoccupations artistiques qui sont, également, la marque de l'actuelle génération.

MM. Eugène Süe et Félix Pyat étaient des romantiques, me dira-t-on, qui, au coloris de la pensée, mariaient le prestige de la mise. — Sincèrement, les différents genres littéraires auraient-ils leurs costumes spéciaux ? — C'est une plaisanterie. — Coupez vos cheveux, lavez vos mains, vos yeux et vos oreilles, ayez moins de crasse sur vos chapeaux et sur vos collets, ô Diogènes des lettres, ô confrères indépendants de trop indépendantes revues, et je vous assure que si vos œuvres, dans cette nécessaire et hygiénique métamorphose, ne gagnent rien, vos personnes vaudront un peu plus.

L'écrivain, chez M. Félix Pyat, est moins connu du public que le politique. L'écrivain goûté, hautement, par les initiés, par ceux du métier, est ignoré, ou à peu près, de la foule. Il faut être Hugo, en

effet, pour résister, artistiquement, à la dissolvante influence de la politique.

Cependant, l'œuvre de M. Félix Pyat est considérable et elle eut son heure de gloire.

C'était le temps où les *Mystères de Paris* passionnaient les lecteurs ; où le *Juif Errant* faisait couler des larmes, soulevait des indignations. C'était le temps où des écrivains spéciaux donnaient pour cadre, à l'éternelle question d'amour, l'éternelle question sociale.

M. Félix Pyat ne pouvait se dérober à ce mouvement littéraire. Il apporta ses matériaux à l'édifice que les mains aristocratiques de M. Eugène Süe construisaient en l'honneur des faubourgs, et il faut reconnaître que ces matériaux sont — dans leur genre — de belle venue.

Il écrivit, et beaucoup. Mais ses livres les plus renommés sont *Mathilde*, les *Deux Serruriers*, *Diogène*, l'*Homme de peine* et le *Chiffonnier de Paris*.

Chacune de ses œuvres, presque, a son histoire. Celle du *Chiffonnier* est fameuse. Joué à la Porte-Saint-Martin, en pleine insurrection, le 24 février 1848, comme reprise, il eut pour acteur principal Frédérick Lemaître. Ce drame, après tout, n'était peut-être qu'un drame comme bien d'autres, ne valant ni peu, ni beaucoup. Mais il avait une scène,

une scène extraordinaire qui accapara vite l'attention, la curiosité, la passion publiques et qui força les applaudissements enthousiastes comme les protestations véhémentes.

Cette scène est celle de la couronne.

Le chiffonnier — et quel chiffonnier devait être Frédérick Lemaître — passe, glanant, dans l'ordure, sa vie. Son crochet heurte, à terre, une chose — et cette chose, c'est le sceptre royal, c'est la couronne. — Comment cette couronne, comment ce sceptre sont-ils là, traînant dans la fange ? Ne cherchons pas le vraisemblable dans le drame romantique. — Le chiffonnier regarde, se baisse, ramasse l'épave royale, et, dans un geste large, superbe, dans un geste de peuple qui secoue sa servitude, son abêtissement centenaire — il lance, dans sa hotte, dans la puanteur des détritus, et sceptre et couronne.

J'avoue que cette scène n'est pas sans grandeur, renferme un très intense sentiment dramatique. Lorsqu'elle fut jouée, en 1848, elle provoqua d'ardentes manifestations. Reprise de nouveau, il y a peu de temps, elle n'a pas paru produire, sur les spectateurs modernes, la même impression. Frédérick Lemaître, il est vrai, n'était plus là pour l'interpréter ; mais une autre cause n'existerait-elle pas qui, mieux, expliquerait cette indifférence,

cette froideur d'une foule avide, pourtant, dans son particulier assemblage, dans son tout spécial recrutement, de spectacles violents, à dramatiques effets ? Et cette cause ne serait-elle pas dans l'éloignement du public actuel pour toute exhibition qui ne lui donne pas la sensation vraie de la Vie?

On a dit que M. Félix Pyat a légué de nombreux manuscrits qui seront publiés et livrés aux lecteurs.

Comme écrivain, il laisse une trace appréciée dans notre histoire littéraire. Je crains, pour sa gloire, ou plus simplement, pour son renom d'artiste, le zèle d'amis trop pressés d'accroître ou ce renom ou cette gloire. Je crains, pour lui, la mésaventure qui a frappé la mémoire de Gustave Flaubert et celle de Victor Hugo. On fouillera, dans les tiroirs du mort, on en sortira des papiers, brouillons plus ou moins informes — qu'on nous offrira à tant le fascicule, à tant le volume. Je doute que ces œuvres — séniles ou incomplètes, pour la plupart — ajoutent un atôme d'estime à l'estime que nous pouvons avoir pour le talent de M. Félix Pyat.

Les œuvres posthumes de Hugo nous ont révélé sa vieillesse, son abaissement intellectuel. Les œuvres posthumes de Flaubert l'ont amoindri dans notre esprit.

Laissez donc, qui que vous soyez, héritiers de

M. Félix Pyat, ses notes là où elles sont. Ce mort s'en s'est allé avec de la lueur littéraire au front; n'allez pas éteindre cette lueur et donner raison, une fois de plus, au bonhomme qui inventa, pour les petits enfants, une fable que les grandes personnes devraient souvent méditer — une fable où il est parlé d'un ours et d'un pavé.

VIII

M. Charles Floquet.

Parmi les « plastiques » de l'Assemblée Nationale et parmi ceux qui, comme M. Félix Pyat, eurent des démêlés, alors, avec le pouvoir de M. Thiers, il convient de citer M. Charles Floquet, qui plus tard, en des destinées imprévues, devait oublier un peu les mécomptes que lui infligea le petit vieillard.

C'est une joie d'artiste que de portraiturer cet homme.

M. Floquet, en plus de son prénom connu, *Charles*, a celui de *Thomas*, et quoique non médecin, fait penser à cet autre Thomas fameux qui eut pour nom, Diafoirus, pour parrain Molière. Si, en effet, chez lui, Charles est de bonne comédie, Thomas est